Olivier Cabon (dir.)

Histoire et civilisation du Soudan De la préhistoire à nos jours

Africae

Introduction

Claude Rilly

DOI : 10.4000/books.africae.2777
Éditeur : Africae, Soleb, Bleu autour
Lieu d'édition : Paris, Khartoum
Année d'édition : 2017
Date de mise en ligne : 17 janvier 2022
Collection : Africae Studies
EAN électronique : 9782493207074

<http://books.openedition.org>

Référence électronique

RILLY, Claude. *Introduction* In : *Histoire et civilisation du Soudan : De la préhistoire à nos jours* [en ligne]. Paris, Khartoum : Africae, 2017 (généré le 28 janvier 2022). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/africae/2777>>. ISBN : 9782493207074. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.africae.2777>.

histoire du Soudan des origines à la chute du sultanat Fung

Claude Rilly *

* docteur en égyptologie et linguistique, chargé de recherche
au CNRS (Llacan), directeur de la mission archéologique française
à Sedeinga, ancien directeur de la section française de la direction
des Antiquités du Soudan

Cette histoire du Soudan, qui avait été initialement prévue comme une assez courte synthèse des données existantes, destinée à s'insérer dans un ouvrage général sur ce pays, dont Odile Nicoloso et Olivier Cabon avaient conçu le projet, a pris au fil de son écriture des proportions plus ambitieuses. Les chapitres consacrés aux royaumes de Napata et de Méroé, deux périodes qui constituent mon domaine de spécialisation, ont principalement gonflé le propos initial. J'ai en effet voulu y inclure les plus récentes avancées de la recherche archéologique, historique et philologique et faire de cette section une étude actualisée qui n'existait pas encore en français. Dans le cadre d'un ouvrage de vulgarisation comme celui-ci, je me suis efforcé en revanche d'éviter les développements trop spécialisés et les notes savantes, me contentant d'entrer dans des détails plus techniques lorsque j'avais des hypothèses nouvelles auxquelles il était indispensable d'apporter des éléments de démonstration.

À l'exception des inscriptions égyptiennes et méroïtiques pour lesquelles j'ai recouru aux photographies et fac-similés existants, l'établissement des textes illustrant mon récit a été généralement emprunté aux deux précieux recueils que constituent les *Fontes Historiae Nubiorum* de Eide, Hägg, Holton-Pierce et Török et les *Oriental Sources concerning Nubia* rassemblées par le Père Vantini. Les traductions sont en revanche les miennes, sauf indication contraire.

J'ai tâché autant que possible de rendre les noms de lieux et de personnes dans une orthographe francisée, en laissant subsister les transcriptions anglo-saxonnes lorsqu'elles étaient consacrées par l'usage dans les publications françaises, au reste peu nombreuses, sur le Soudan. On trouvera ainsi el-Kourrou et non el-Kurru, mais Musawwarat et non Moussawwarat, Ouad ben Naga mais Wadi Halfa ou Wad Madani. Le «s» du méroïtique, qui était partiellement chuinté comme il l'est toujours dans de nombreuses langues du Soudan, est en revanche transcrit «sh» : on trouvera donc Koush et non Kouch, Shabaqo et non Chabaqo. Mais le dieu Chou et la reine Hatchepsout, étant égyptiens, ont droit à un «ch» équivalant au nôtre ■

En 1982 fut découverte par un pêcheur d'éponges, au large d'Ulu Burun, sur la côte sud de la Turquie, l'épave d'un vaisseau cananéen qui avait fait naufrage dans les dernières décennies du ^{xiv}^e siècle avant notre ère. Les fouilles sous-marines, étagées sur dix ans, mirent au jour un véritable trésor aujourd'hui conservé au musée de Bodrum : lingots de cuivre embarqués à Chypre, perles de verre et de faïence par dizaines de milliers, barres de verre brut teinté par centaines, vaisselle de prestige en métal, bijoux du Levant et d'Égypte, dont un scarabée d'or au nom de la reine Néfertiti. Mais surtout, la cargaison, sans doute destinée à un potentat mycénien, contenait 24 billes d'ébène et une défense d'éléphant qui, d'après le contexte archéologique, ne peuvent provenir que d'Afrique. Cette découverte peu médiatisée nous fait pour la première fois toucher du doigt (pour ainsi dire) ce que les textes et les images du tribut nubien dans les tombes thébaines nous apprenaient déjà, à savoir l'importance que le Soudan ancien a revêtu dans le monde antique comme trait d'union entre l'Afrique et la Méditerranée. Le nom même de l'« ivoire », du latin *ebur*, est très vraisemblablement emprunté au méroïtique *abore* (prononcé /aburl/), « éléphant ». Mais la Nubie elle-même était aussi riche d'or, avec les mines du Wadi Allaqi et du Wadi Gabgaba à l'est de la deuxième cataracte, et de bétail, dont plusieurs centaines de milliers de têtes sont comptabilisées dans le butin des campagnes militaires menées par les pharaons. Jusqu'à la fin de la colonisation égyptienne vers 900 av. J.-C., plus tard avec l'invasion arabe de l'Égypte et enfin lors de la conquête de Mehemet Ali en 1820, la convoitise pour ces richesses de l'Afrique intérieure, tour à tour acquises par des échanges pacifiques ou sous la contrainte, a déterminé les rapports entre le Soudan et son puissant voisin du nord.

Le Soudan, terre fabuleuse d'où provenaient les matières premières luxueuses que se disputaient les rois, était aussi la plus éloignée des contrées connues. On attribuait à sa population des vertus extraordinaires ou des pouvoirs mystérieux. Homère les dépeint comme les plus pieux des hommes, Hérodote leur prête une impavide sagesse et une longévité miraculeuse. Les contes égyptiens les décrivent comme de redoutables sorciers, capables d'enlever par magie Pharaon de son lit pour le faire rosser chez eux toute la nuit, avant de le ramener en son palais au petit jour, couvert de bleus et raidi de courbatures. Cet éloignement des grandes civilisations de la Méditerranée explique une deuxième caractéristique des cultures soudanaises historiques : tardivement mises au fait des innovations techniques et culturelles, elles les ont conservées plus longtemps que les autres. Elles adorent ainsi Isis et Amon alors que l'Égypte est désormais chrétienne, puis le Christ alors que l'islam est devenu la religion dominante tout autour d'elles. Méroé, c'est l'Égypte pharaonique plusieurs siècles après

les pharaons. Dongola, c'est Constantinople alors que l'Empire byzantin agonise. Le Soudan est la laisse de haute mer des cultures méditerranéennes : difficilement atteint par la marée, il garde sur ses sables lointains ce qu'ailleurs le flux a depuis longtemps remporté.

Mais on ne saurait réduire les cultures soudanaises à des imitations tardives et obstinées de concepts forgés au nord. Dans bien des domaines, elles ont innové ou porté à leur perfection des éléments empruntés et recombinaés. C'est sans doute en Nubie, au Mésolithique, que la domestication du bœuf africain a commencé. La céramique, apparue dès le neuvième millénaire, a connu dans deux de ses cultures des sommets d'esthétique rarement atteints dans l'histoire du monde. Les lettrés de Méroé, à partir d'une version adultérée de l'égyptien, ont inventé un système graphique dont l'élégante simplicité est en elle-même une prouesse intellectuelle. Les artistes médiévaux de Dongola et de Faras ont porté l'art de la fresque à des niveaux alors inégalés dans le reste du monde chrétien. Bien d'autres trésors restent à découvrir. Riche de millénaires de civilisation et seulement en partie touché par la truelle des archéologues, le Soudan n'a pas livré tous les secrets de son histoire ■

Pyramide de la reine Bartaré, nécropole sud de Méroé.